Ernest MONTUSÈS

La Fin des Religions

Quoi qu'on désire ou qu'on préfère,
Nous vivons dans une atmosphère
Où tout dit le néant des cieux.

Prix : 20 Centimes

MONTLUÇON
IMPRIMERIE A. THORINAUD
Avenue de la Gare

1906

LA FIN DES RELIGIONS

CONFÉRENCE

faite au Théâtre de Commentry, le 3 décembre 1905

Par Ernest MONTUSÈS

sous les auspices du Comité de Patronage de l'Enseignement Laïque.

La Fin des Religions

Quoi qu'on désire ou qu'on préfère
Nous vivons dans une atmosphère
Où tout dit le néant des cieux.

Jean Richepin

On a cru longtemps que la religion était éternelle. On la confondait avec la métaphysique et la morale, sans comprendre que la métaphysique et la morale étaient en dehors d'elle, et puisqu'elle ne pouvait pas les absorber, que leur développement la gênait, l'écrasait et la faisait disparaître peu à peu. Et la religion meurt, lentement sans doute, mais sans espoir de retour à la vie. La formidable machine de guerre dressée pendant tant de siècles, conquise par la classe privilégiée, manœuvrée en vue d'anéantir ou d'asservir la classe productrice, fait entendre des craquements sinistres. Les rouages sont rouillés ou brisés, les servants ne savent plus ou ne peuvent plus en tirer parti et l'instrument gigantesque d'oppression ne peut plus que servir d'épouvantail aux femmes et aux enfants.

La religion se meurt. Déjà les églises se vident ; elles ne sont plus fréquentées que par la bourgeoisie, classe dirigeante, qui a tout à se faire pardonner, ses exactions et ses cruautés, et qui s'imagine augmenter sa force morale par une piété feinte. Le peuple, c'est-à-dire l'immense majorité de la société, fuit le temple qu'il sait être une prison. Les prêtres se rendent odieux par l'injustice de leurs procédés, par leur soif de richesses et de jouissances, par leur immoralité. La religion se meurt et le temps n'est pas lointain où la dernière église s'effondrera sur la dernière idole, au milieu de la cité heureuse enfin émancipée, enfin libre, débarrassée à jamais de la tyrannie des puissances terrestres et de la tyrannie des puissances mystiques.

L'Origine des Religions

C'est dans son admirable roman, *Lourdes*, qu'Emile Zola a écrit cette phrase si profondément juste :

« Quand l'homme a touché le fond du malheur » de vivre, il en revient à l'illusion divine, et » l'origine de toutes les religions est là, l'homme » faible et nu n'ayant pas la force de vivre sa » misère terrestre sans l'éternel mensonge d'un » paradis. »

C'est la faiblesse de l'humanité primitive qui est la cause unique de l'établissement des religions, comme de leur développement intensif, et c'est précisément parce que cette faiblesse tend à disparaître pour faire place à une force consciente, que les cultes s'éteignent, de même que les lueurs pâles des cierges luttant contre la nuit disparaissent noyées dans le flot de lumière du grand soleil vainqueur.

C'est l'effroi, la peur atroce de l'homme isolé et désarmé, sans vêtements et sans abri, devant la nature inclémente et grandiose, qui l'a courbé, jeté à terre, tremblant, respectueux vaguement d'une puissance mauvaise qui semblait le poursuivre partout.

Dans la forêt immense, pleine de silence et d'ombre, l'homme primitif s'est aventuré loin de sa grotte, et soudain un bruit formidable a retenti, répercuté par les échos. Une flamme aveuglante a traversé le ciel. La terre a tremblé. C'est l'orage épouvantable et grandiose que l'homme ne peut expliquer et qui l'affole. Il voit des arbres s'abattre fracassés, brisés comme des fétus de paille, il voit des rocs noircis par la flamme du ciel, et ces tableaux effrayants se gravent à jamais dans sa mémoire.

Chaque fois qu'il entendra l'orage jeter cette voix éclatante au-dessus de sa tête, il s'imaginera que c'est à lui que la puissance mystérieuse s'adresse et qu'elle veut le châtier, parce qu'il lui a déplu. Tous les phénomènes naturels, pour

lui incompréhensibles, deviennent ainsi les manifestations d'un pouvoir invisible et terrible. Les tremblements de terre, les avalanches, les éclipses, les crues subites sont autant de choses qui l'effrayent, qui le jettent tremblant dans un coin de sa caverne. Que dire encore de son épouvante s'il arrive près de la mer, au moment des tempêtes, quand l'océan sans bornes mugit et dresse ses vagues géantes sur les rochers du rivage. Dans ce perpétuel chaos, l'être humain, misérable, poursuivi par le danger, se demande quels actes il doit accomplir pour conjurer le péril, pour plaire à la puissance mystérieuse.

Et parfois la puissance mystérieuse se laisse dompter... Il a plu longtemps ; une tempête diluvienne s'est abattue sur le pays qu'elle a noyé. Le ciel semblait vouloir crouler et les hommes préhistoriques, grimpés aux arbres, ont vu lentement la mort monter à eux. Soudain une lueur étrange apparait : un arc gigantesque, formé de couleurs délicieuses, se dessine dans le ciel. Les humains, ravis, contemplent ce spectacle et se reprennent à espérer. Et bientôt en effet la tempête cesse, le ciel s'éclaircit, le soleil brille et sèche la terre qui redevient habitable. Et le pauvre esprit des premiers hommes s'imagine que la puissance méchante s'est laissée apaiser par leur épouvante ou leur humilité. Plus tard, le feu est accaparé, discipliné pour leurs besoins. Ils voient encore là une preuve de bonté de leur ennemie, qui pourrait les écraser, et qui les aide à vivre leur misérable existence.

Bientôt ils arrivent à rapprocher les phénomènes naturels des actes qu'ils commettent. Ils cherchent ce qui peut plaire à la puissance cachée, ce qui peut la flatter et la conquérir. Glorifier et apaiser, il n'y a pas une religion qui ait d'autres buts.

Quant à la place occupée par la puissance, les premiers hommes n'hésitent pas. Ils connaissent la terre, du moins en partie, mais le ciel leur échappe. C'est dans le ciel qu'il pleut, qu'il neige, qu'il tonne, qu'il vente, c'est dans le ciel que s'allument tous les soirs un nombre infini de petites flammes, qui semblent une poussière d'or,

une multitude d'yeux qui disparaissent cependant devant le soleil glorieux, un autre serviteur de la puissance. Et la puissance devient, pour tous les cultes naissants, une puissance cosmique.

Alors, suivant la croyance qu'inspire la peur, deux choses sont créées qui composent le premier système de rites : la prière et le sacrifice. L'homme primitif offre au ciel pour apaiser son courroux une partie de sa pensée, de son cœur et une partie de ses richesses du produit de sa chasse. Dès cet instant, la religion existe, mais elle va subir encore toute une évolution avant de devenir un véritable culte.

D'abord il faut matérialiser l'idée confuse que l'homme se fait de la puissance cosmique, de la divinité. Et, à son image, avec ses faibles moyens de compréhension, il synthétise tous les pouvoirs de son dieu dans un morceau de bois ou de pierre qui n'est pas autre chose que l'idole. Cette phase est nécessaire dans l'histoire des religions. La religion catholique qui peut passer, du moins par l'esprit de son dogme, pour une des plus parfaites, n'a pu s'affranchir des idoles ; ses saints de plâtre ou de marbre sont implorés comme des êtres ayant une pensée et un pouvoir.

L'idole est de différentes formes, elle est géante pour personnifier la grandeur de la divinité, elle a une multitude de bras, comme en Asie, pour indiquer sa force, elle a des chaînes d'or dans la bouche, comme le dieu gaulois de l'éloquence, pour indiquer le charme qu'elle dégage ; elle est horrible ou belle, terrible ou sympathique enfin, suivant le sentiment qui l'a inspirée, frayeur ou admiration.

Au début du culte, l'idole a un propriétaire, mais à mesure que l'homme vit en société, échange ses idées et ses produits, le dieu devient commun et on songe à loger son interprétation matérielle, l'idole, dans une maison commune. C'est le temple, d'abord étroit, puis grandiose, augmentant de dimensions avec le nombre des fidèles ; puis orné, magnifique, et enfin pourvu d'un clocher et d'une flèche qui s'élancent vers le ciel comme la prière des fidèles.

Bientôt, pour plaire au dieu qui tant occupe l'existence des hommes, on lui donne un serviteur ; soit un vieillard, à cause de sa sagesse, soit une vierge, à cause de sa pureté. Le prêtre est trouvé, qui n'est d'abord que le délégué d'une tribu auprès d'une idole, et qui, par une évolution que j'étudierai plus loin, deviendra le véritable maître de la tribu comme délégué du Dieu.

Le culte est complet à ce moment, avec ses dogmes faits de fables et d'espérances, de superstitions surtout, et ses rites de plus en plus compliqués. La religion cependant subit encore une modification qui va lui donner une apparence métaphysique et morale.

Il est naturel que l'idée de la mort hante les esprits. Il est naturel que l'on demande compte au Dieu tout puissant de la mort des êtres chers. Il est encore naturel que l'esprit faible des premiers hommes voit dans le trépas une preuve de la colère ou de la grâce divine : les méchants ont été châtiés par le Dieu qui les a pris pour les faire souffrir, les bons ont été récompensés par le Dieu qui les a pris pour les faire vivre près de lui. Et de l'espoir d'une vie plus longue, prolongée par un miracle, du rêve d'un peu de justice céleste pour compenser l'injustice terrestre, naît toute la métaphysique de la religion qui n'est qu'un songe agréable. De là à croire que le Dieu surveille les actions des hommes et qu'il les jugera tous un jour, il n'y a qu'un pas. La religion qui veut expliquer l'au-delà, commence par régler les actes de la vie, elle est donc aussi une morale.

Ainsi la pensée mystique s'est complètement dégagée du matériel pour arriver à la compréhension de l'infini. La religion a atteint sa forme la plus parfaite, sans qu'on puisse nier un seul instant que l'homme ait fait ses Dieux, et c'est ce que dit si bien Jean Richepin, le puissant poète des « Blasphèmes ».

O Dieu ! brouillard flottant sur le pré des mensonges
O Dieu ! mirage vain des désirs d'ici-bas,
Ta gloire et ton orgueil sont les fleurs de nos songes,
Et sans nous tu n'es pas.

La valeur des Religions

Voilà la religion créée par les hommes, de tous points. Les Dieux qu'ils ont imaginés leur ressemblent et ont souvent, comme en Grèce, les défauts et les qualités propres au genre humain. La société cosmique qui s'appelle la puissance divine n'est qu'une imitation de la société humaine. La religion n'est qu'une extension des rapports sociaux des hommes ou, pour employer la définition de M. Guyau « un sociomorphisme universel ». C'est dire que cette œuvre rapide, même arrivée à son plus haut degré de perfection, doit présenter bien des points faibles. Quelle est l'influence de l'idée de Dieu, idée si complexe et si importante qu'elle arrive à dominer l'homme, son créateur, et à l'écraser de sa grandeur ? Quelle est la valeur d'une religion humaine, la plus répandue, la plus morale et la moins antiscientifique ? Voilà ce qu'il importe d'établir dans une étude même rapide des cultes et de leur avenir.

J'ai montré, précédemment, que l'étonnement de l'homme en face des grands phénomènes naturels était la cause initiale de son respect envers une puissance qui lui échappe. Et cela nous conduit à donner, avec M. Guyau encore, cette définition sociale de la religion qui est « une explication » physique, métaphysique et morale de toute » chose par analogie avec la société humaine, » sous une forme imaginative et symbolique. »

Aussi la religion résume-t-elle les connaissances humaines et les sentiments humains ; c'est toute la pensée et tout le cœur de l'homme dans une époque de l'histoire et dans un coin du globe. Son développement est donc lié, le plus souvent, au développement de la civilisation, sans qu'ils puissent jamais se confondre. La religion ne peut avoir une influence sur la civilisation dont elle marque les degrés sans la précéder jamais. Elle ne fait que profiter des progrès effectués dans les sciences, dans les mœurs, pour être plus conforme

à la raison et à la morale, pour être plus de son temps et de son peuple.

Encore faut-il, pour que la religion suive la civilisation dans sa marche, qu'elle ait reçu de ses créateurs un système de dogme assez large, une structure infiniment variable et perfectible. Il faut que l'explication scientifique de la formation de l'arc-en-ciel ou de l'orage ne gêne pas l'explication mythique des mêmes phénomènes. Il faut que le progrès de l'idée de solidarité ne heurte pas un culte où l'égoïsme est un sentiment honorable.

Et de telles religions sont bien rares, en vérité. Presque tous les cultes, les meilleurs même quant au fond moral, et les plus répandus, ont une forme stable, rigide, qui ne s'accommode guère des progrès scientifiques. Le christianisme et le mahométanisme sont de ceux-là, et c'est pourquoi ces deux religions n'ont fait, depuis leur origine, qu'entraver la civilisation dans sa marche rapide.

Quand Kopernic et plus tard Galilée ont démontré, avec des preuves irrécusables à l'appui, la rotation de la terre et la gravitation universelle, il s'est trouvé dans la Bible une sotte histoire de Josué arrêtant le soleil qui est devenue ridicule. Et pourtant les serviteurs de la religion catholique n'ont pas hésité à combattre la science au nom du dogme. Ils ont condamné le système de Kopernic, ils ont emprisonné Galilée qui n'a eu que la ressource d'une dernière protestation : *E pur si muove*.

Plus tard, c'est Michel Servet qui, pour avoir découvert et affirmé la circulation du sang, est brûlé vif : il avait osé gêner le dogme.

Et chaque fois qu'un fait semblable se produit, chaque fois qu'on brûle un homme, qu'on terrorise ses disciples, qu'on détruit ses livres, la vérité scientifique est dérobée et retardée d'un siècle ou d'un demi-siècle. Le souffle du fanatisme qui passe sur un pays est le vent qui éteint les lumières pâles et tremblantes de la science. Il faut souvent bien longtemps pour les rallumer.

Parfois la science peut avoir des conséquences morales et métaphysiques d'une grande importance. En entravant la marche du progrès la reli-

gion suspend l'épanouissement philosophique de l'homme. Quand, au siècle dernier, des savants ont rassemblé les bases d'une science qu'ils ont appelée la psychologie, quand plus tard, par analogie, d'autres savants ont cherché les preuves de sentiments et de volonté, d'une existence morale enfin, chez les animaux, quand, grâce à la psychologie comparée, ils ont voulu prouver que l'homme n'était peut-être pas seul à avoir une âme, quelle n'a pas été la stupéfaction et la peur des serviteurs de la religion catholique ! Ils n'avaient promis le paradis qu'aux hommes et voici qu'on allait être forcé de faire, à la droite de Dieu, une place, une grande place, aux âmes des chiens et des éléphants. Les croyants, mordus sur terre par leurs caniches, ne voudraient bientôt plus se risquer dans un paradis peuplé des mêmes animaux...

Et ce n'était pas là une simple boutade. On le vit bien quand la théorie de Darwin, combattue par tout ce qu'il y avait en France et en Europe de savants fanatiques, fut admise par quelques personnes, étudiée et complétée par d'autres. L'homme n'était que le dernier degré, le plus perfectionné dans un groupe d'animaux qui avaient subi de façon intense la loi de l'évolution. Pourtant quelques échelons manquaient entre l'animal le plus parfait et l'homme ; et l'église avait beau jeu, la critique était facile. On excita l'orgueil des dévôts les plus mal doués physiquement : ils se récrièrent en apprenant que les singes étaient leurs ancêtres. Tous les prêtres ligués firent des sermons sur la matière, et pendant longtemps, celui qui recherchait l'origine de l'homme parmi les quadrumanes était considéré comme fou.

Ce fut un combat homérique. Longtemps on put craindre que l'ignorance religieuse écrasât la science. Elle retarda tout au plus son triomphe. On découvrit les restes de l'intermédiaire cherché, du singe-homme, du pithécanthrope, et l'ignorance fut vaincue. Mais du même coup le fameux problème de l'origine et de la destinée humaine se trouvait bouleversé. Il n'y a plus moyen de croire à une vie future que l'on parta-

gerait avec une ménagerie de chimpanzés ou d'orangs-outangs. L'âme existe vaguement, mais en partie, chez des animaux que l'on ne peut s'habituer à prendre pour immortels. La métaphysique ancienne est surannée, et la foi seule l'empêche de crouler.

De ce côté encore la religion a donc entravé le progrès. Mais on ne peut même pas soutenir, pour sa glorification, qu'elle ait aidé au progrès moral.

Sans doute la parole de Bouddha, du Christ ou de Mahomet a réveillé chez les hommes une conscience qui sommeillait. Quand Jésus paraissait aux portes d'une ville et qu'il s'asseyait, las du chemin, les pieds meurtris, une fièvre étrange le brûlait. Il avait besoin de parler, de dire ses mots d'amour universel, de souveraine charité, de justice idéale qui le remuaient si profondément, lui le malheureux, le rêveur et le poète. Et les habitants de la ville l'entouraient, tout émus par ces belles idées neuves qui devaient détruire le vieux monde et construire la cité du bonheur universel.

Et Jésus était bien un prêcheur de morale, ses pensées étaient belles et fortes, mais la religion chrétienne procède très peu de lui. Quand une centaine de disciples et de commentateurs eurent édifié sa doctrine, il y avait de tout, sauf des beaux sentiments de Jésus. Les ambitieux vinrent à leur tour, ceux qui exploitent le culte pour en faire une arme contre telle ou telle classe de la société. Et la religion qui devait réformer les mœurs ne fit que s'y conformer. Le christianisme se modifia suivant les pays où il s'introduisait : il s'accommodait de la violence, du temps de Clovis comme de nos jours, du temps de l'inquisiteur Torquemada comme du temps de la Saint-Barthélemy ; il s'accommodait de l'immoralité et de la tyrannie de tous les rois, comme il s'accommode encore de la tyrannie bourgeoise et capitaliste.

Les religions acceptent les mœurs de leurs fidèles. Les Phéniciens étaient le peuple le plus immoral de l'antiquité, et leur culte fut immoral. Leurs courtisanes étaient de véritables déesses,

plus que des reines ; le culte d'Astarté, était celui de l'amour. Dans les fêtes religieuses, on offrait des sacrifices humains au ciel, et dans tous les coins des rues, sur des tréteaux dressés spécialement, les prêtresses d'Astarté se livraient aux passants avec la joie et la sérénité d'un devoir pieux.

Même quand le culte exige des croyants l'observation de pratiques morales, elles ne sont pas observées rigoureusement. Mahomet a défendu le vin aux musulmans, mais il n'a pas parlé de l'alcool et aujourd'hui il n'est guère d'adorateurs d'Allah qui ne se grisent abominablement avec de l'alcool, tout en restant purs devant leur Dieu.

Car, c'est encore une part d'immoralité dans la religion : il est toujours facile d'interpréter les paroles sacrées. Le livre saint ne prévoit jamais tout ; il a toujours des lacunes ou des obscurités. Les fidèles profitent de l'un et de l'autre avec un soin et une subtilité exempts du plus léger scrupule. Il y a des accommodements avec le Ciel, Les chrétiens savent par cœur le verset qui leur défend d'être homicides, et c'est pour servir leur Dieu qu'ils ont participé à toutes les grandes tueries de l'histoire.

Mais la religion est surtout immorale parce qu'elle supprime et la volonté, et le cœur. Le dévôt, cherchant ce qui peut plaire à la puissance divine, et préoccupé de « l'au-delà », n'a plus aucune liberté. Il obéit à la crainte, à un livre saint fait par ses semblables, mais qu'il croit d'origine divine. C'est pour leur salut éternel que Jacques Clément et Ravaillac plantèrent leur poignard dans le cœur de deux rois. C'est pour leur salut que les catholiques ont inventé la restriction mentale qui n'est qu'une forme du mensonge. Le dévôt, à quelque religion qu'il appartienne, n'a pas le droit d'aimer, d'être bon, d'être juste, si son Dieu le lui défend.

A quoi donc a servi la religion, puisqu'elle a entravé la science, avili le cœur, abaissé les esprits ? A-t-elle au moins donné une moisson féconde d'œuvres artistiques ou littéraires qui puissent la rendre supportable ?

Eh bien, elle n'a même pas fait cela. Son influence a été presque nulle sur les arts. Parfois, des esprits délicats se sont complu à développer les fables philosophiques et religieuses avec une certaine poésie. Mais la poésie d'un livre saint est celle de toutes les légendes, qu'elles nous viennent d'idolâtres ou de chrétiens. La poésie qu'on trouve dans une église quand les orgues mugissent, quand l'encens grise les têtes, c'est la poésie du luxe, qu'on rencontre aussi dans un palais et qui est le produit de la civilisation profane.

A vrai dire, c'est toujours à une époque de décadence religieuse que les lettres et les arts brillent du plus vif éclat. Quand

... La Grèce vaincue a vaincu son vainqueur

elle avait *quatre mille Dieux* et quoi qu'en dise Musset, plus d'athées que de croyants. La Renaissance correspond à une époque de doute, au réveil de l'esprit critique, et notre époque actuelle où la poésie et les arts ont bien leur grande place, est une période de décroissance rapide du sentiment religieux.

La religion sévère, froide, en retrécissant l'esprit, en fermant le cœur, en brisant la volonté, ne pouvait que gêner les hommes de génie ou les artistes, qui n'aiment guère travailler sur commande. Elle n'a jamais favorisé le développement du sens esthétique, elle a restreint l'idée du beau, comme elle avait restreint l'idée du bien. Elle a été le mauvais génie qui s'acharne sur l'humanité, pour la faire souffrir et la dégrader.

La Religion et l'Homme

> Il est plus difficile d'empêcher l'homme de croire que de le faire croire.
>
> Ernest Renan.

Les différences de tempérament, dans la société actuelle, entre les deux sexes, nous conduisent à étudier séparément l'influence de la religion sur l'homme et sur la femme.

Il m'a toujours semblé, quant à moi, que

l'homme, moralement, devait être fort. Sa puissance est limitée par sa nature d'abord, et par la Nature ensuite, mais tous les jours cette puissance est accrue par l'effort incessant de la société entière. Tout le bien qui existe sur terre a été créé par lui. Les forces aveugles de la Nature ont été réduites en partie pour son usage personnel. Il a dompté les espèces animales inférieures. Il a diminué les distances et vaincu sur sa route le précipice et la montagne. Il a dérobé au ciel le secret de ses astres : leurs dimensions et leurs mouvements.

Demain, rien ne lui résistera plus. Il aura pour serviteurs tout le feu du ciel, toute l'eau de la terre. Il sera le maître des vents et de la pluie, s'il le veut. Il créera le Paradis Terrestre, le vrai, celui où l'on connait le Bien et le Mal, où l'on choisit le Bien et où l'on est heureux. Il est l'auteur de son aisance d'aujourd'hui, comme de son bonheur de demain. Il est le Dieu tout-puissant, le maître du monde.

Et c'est cet être souverain que l'on jette à terre plié dans une attitude de souffrance et d'humilité, c'est lui qu'on force à s'agenouiller devant un mystère, qu'on place devant le rideau de son horizon borné, en lui commandant d'adorer ce qui *peut être derrière le rideau*. C'est à cet être souverain que l'on dit : « Tu es le roseau léger qui ne vit qu'à l'ombre d'une volonté supérieure. Ce que tu fais n'est pas ton œuvre, mais l'œuvre de la volonté qui guide ta main. Tu ne vis que grâce à elle, tu ne peux être heureux que par elle. Adore-la donc infiniment. »

Et l'esprit de l'homme, le magnifique élan d'intelligence vers le Bonheur ou la Vérité sont anéantis dans la prière. A l'orgueil bien légitime de la tâche grandiose, prélude d'une tâche plus grande, succède l'abattement, la torpeur mystique où l'homme religieux est plongé pour la vie. Il n'a plus besoin de chercher la Vérité, puisque Dieu sait tout. Il n'a plus besoin d'être heureux sur terre, puisque Dieu l'appellera à lui et lui donnera le Bonheur éternel. Il n'a qu'à prier, et il prie.

Et je n'aurai, pour montrer l'effet de la reli-

gion sur l'homme, qu'à opposer deux tableaux l'un à l'autre.

D'une part, le savant, dans son cabinet de travail, cherchant à combattre dans l'organisme humain les effets d'un microbe qui, tous les ans, fait des milliers de victimes. Il essaie de prolonger la vie humaine, de diminuer la souffrance physique. — Ou bien, il veut rendre aussi l'existence plus douce, mais en diminuant l'effort du travail humain. Il emploie l'électricité qu'il dérobe à la nature à aider la main de l'ouvrier. Ce savant c'est un bienfaiteur de l'humanité, un homme infiniment fort et admirable.

D'autre part, dans sa cellule, le moine accroupi, prostré. Il cherche, paraît-il, à *sauver son âme*, qui est en effet bien perdue pour la société. Tandis que tous les hommes tâchent de conformer leur costume et leur nourriture aux besoins de leur corps, le moine cherche à souffrir, à oublier les progrès effectués depuis des siècles. Il porte une robe de crin et il mange une pâtée digne des chiens. Celui-là nie le pouvoir de l'homme, il méprise l'effort tenté vers le bonheur. Il prie, et si quelqu'un le troublait dans son extase, il tournerait un visage imbécile, grave autant que ridicule, réflétant le néant de ses pensées et de sa vie.

Le savant, c'est l'être débarrassé des superstitions grossières, des croyances absurdes, qui marche hardiment vers un idéal qu'il sait possible d'atteindre. Le moine, c'est l'être inutile et châtré dans ses désirs, ravalé au niveau de la bête, sans intelligence et sans bonté.

Or, toute religion contient en elle cette force dissolvante de la volonté et de l'intelligence humaine ; toute religion commande à l'homme de ne pas employer ses forces intellectuelles ou physiques à la recherche d'une amélioration possible de son sort ; toute religion cherche à créer des moines et à diminuer le nombre des savants.

Toute religion en séparant l'individu de la famille, de la société humaine, pour le faire vivre avec la société mythique qu'il s'est créée, a aussi pour but de l'arracher à un genre de vie qu'il

est de son devoir de pratiquer, pour en faire un être insociable, isolé, un égoïste ou un fou.

Il est vrai que des philosophes, et non des moindres, ont montré cette conséquence des cultes pour en tirer une apologie de la religion. Ernest Renan, qu'on retrouve toujours dans des études de ce genre, considérait la chasteté comme un moyen d'accroître la production intellectuelle ; il a prétendu que la science devait se débarrasser de la femme et de l'amour et laisser ces inutilités aux oisifs et aux esprits nuls. Pour lui, le savant était une fleur admirable d'autant plus belle, d'autant plus grande qu'elle était inféconde, que le vent chargé de pollen ne soufflait pas sur elle.

Mais la riposte est facile ; si la fleur magnifique est inféconde, à quoi bon la cultiver ? Elle n'aura pas de graine. On ne pourra ni la conserver, ni la répandre ! Si le savant ou le penseur n'ont pas de descendance, l'effort accompli pour la perfection du cerveau humain est restreint et momentané.

Et de ce côté encore la religion se trouve condamnée. Le célibat du prêtre ou du fidèle est une monstruosité, un défit porté à la Nature qui doit entraîner les plus graves conséquences.

Et les conséquences ne se sont jamais fait attendre. Quand la religion catholique eut interdit le mariage aux prêtres, elle décréta du même coup le système de vices que révèlent les fréquents scandales cléricaux.

Pourquoi vouloir restreindre et briser dans l'homme le besoin d'amour et de caresses que sa mère semble lui avoir donné avec son lait, avec le premier baiser posé doucement sur la petite joue d'enfant ? Il a appris à « aimer l'amour », à dire ses souffrances, à chercher une caresse consolante, et aux heures les plus difficiles de la vie, il appellera encore la main amie qui doit se poser sur son front pour en calmer la fièvre. C'est ce que disait le poète quelque part :

Il rêvera partout à la chaleur du sein,
Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore
A la lèvre de feu que sa lèvre dévore,
Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,
Et les regrets du lit, en marchant, le suivront.

Toutes les religions ont nié, insulté ou condamné l'amour, aussitôt qu'elles ont prétendu s'élever à la hauteur d'une morale complète et exclusive.

Et c'est l'amour qui se venge aujourd'hui, rend l'homme plus fort, plus complet, plus capable de s'arracher au mysticisme d'un culte mort à jamais.

Car l'amour n'est pas plus nuisible à l'intelligence qu'il n'est nuisible au sens moral. S'il entraine parfois une perte de forces, une perte de temps, il donne souvent aussi tant de vitalité que les facultés intellectuelles et morales sont comme doublées, et que l'homme, ainsi transporté, accomplit des prodiges.

Dans le domaine de l'art, surtout, il n'est presque pas d'œuvre qui n'ait été inspirée par l'amour. Le poète aime, et pour chanter sa passion, il trouve des accents enflammés ; pour immortaliser l'objet de son amour son *stylet d'or* grave sur le diamant inaltérable des vers une image si belle que tous les hommes l'admirent. Le peintre aime aussi, et sur la toile il représente l'aimée transfigurée, embellie par son rêve. Le sculpteur, donne au marbre la majestueuse beauté du corps de sa maitresse. L'architecte pour la sienne édifie un palais. Et grâce à Laure ou à Béatrix, l'humanité admire un grand artiste de plus. Musset n'exagérait pas en écrivant :

Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer ; or de là, tout est vain.

Parfois, la femme, inspiratrice de quelque œuvre par sa grâce et son charme, reste loin de l'artiste. C'est une idole que les convenances ou les événements l'empêchent d'approcher. Mais quand elle descend du piédestal où le poète l'a placée, quand elle s'approche de lui doucement pour lui souffler la rime, quand elle l'arrache à son pénible travail pour lui imposer la prison parfumée de ses bras, quand elle se donne à lui, vibrante et passionnée, le poète se surpasse, et sa langue devient si belle qu'à lire ses vers, plus tard, les hommes seront grisés à leur tour.

Si l'amant est un savant, s'il demande à quel-

que cornue ou bien à quelque équation le secret attendu depuis des années, l'amour encore lui vient en aide. C'est l'amour qui centuple ses forces, qui lui jette un rayon d'espoir, qui le console d'une défaite passagère pour le lancer un instant après vers le triomphe. L'amour en complétant l'homme, en lui donnant ce que ses sens et son cœur réclament, rectifie le travail cérébral, rend l'effort plus opportun et plus soutenu. Et voilà le ressort intellectuel que les religions ont voulu supprimer !

Mais ce ressort intellectuel est aussi un ressort moral. Pour vivre en homme au milieu de la société, il ne faut pas seulement recevoir, il faut aussi donner. Et l'amour, par l'élan magnifique de tout l'être et de toute la pensée, c'est le désintéressement absolu ; c'est une école de charité et parfois aussi une « école de grandeur d'âme ». L'amant est disposé à la clémence, il sait juger les hommes, il sait les placer au milieu de leurs intérêts et de leurs passions. Peut-on en dire autant du moine, enfermé dans sa cellule, si loin de l'humanité que le bruit du monde n'arrive pas jusqu'à lui ? Celui-là n'a plus d'âme ni de cœur. Sa tête vide est un grelot où le nom menteur de Dieu sonne à toute heure, éperdument.

L'amour seul peut apporter le calme et la bonté dans l'esprit, quand il n'est pas déjà la preuve d'une nature généreuse et d'un esprit large. Car, de même que l'océan immense a des tempêtes plus terribles qu'une mer presque fermée, les plus grands cœurs et les intelligences les plus vastes ont toujours les plus fortes passions. D'aucuns déplorent ces passions comme des faiblesses, et ils ont tort; sans faiblesse, l'homme serait trop nul.

L'homme religieux, sans volonté, sans liberté, sans amour, n'est qu'une épave, une pauvre loque morale, en attendant que, sous l'empire des mortifications qu'il s'inflige, il soit devenu une pauvre loque physique, un insexué aux yeux vagues et aux membres tordus.

Mais, sans toujours atteindre ce résultat horrible et extrême, les religions ont toujours agi sur les foules pour dompter en elles tout beau

mouvement vers la justice ou la liberté. Elles ont formé des races d'esclaves qui s'accroupissent devant l'idole de bois ou de plâtre, se meurtrissent les genoux et se brisent les reins, courbés par la volonté supérieure d'un prêtre. Elles ont formé des races de laquais qui acceptent et servent toutes les tyrannies et qui sont heureuses de leurs chaînes.

Quand le grand vent de liberté souffla en 1789 sur la France, et qu'à la voix des prêtres réfractaires on vit se soulever une Vendée effrayante qui réclamait l'asservissement, on put comprendre quelle influence néfaste le culte catholique avait sur le cerveau de l'homme du peuple. Il n'y avait plus de sentiments, plus d'idées chez ces bêtes humaines déchaînées contre les libertés nouvelles. Les Vendéens couraient à travers la campagne, comme une trombe ; ils passaient les fleuves, ils s'écorchaient aux broussailles, et quand, horribles, couverts de sueur, ils arrivaient à la boucherie, c'était pour mourir aux cris de : « Vive le roy ! » Leurs chefs, des bandits à particules ou des brutes choisies dans cette foule d'esclaves, les trahissaient, les abandonnaient aux *bleus* pour fuir plus vite, et la chair à plaisir et à travail de l'ancien régime n'avait pas une plainte. Ces hommes n'avaient plus rien d'humain, c'était des loups.

Aujourd'hui encore, la religion — essentiellement conservatrice, après avoir voulu révolutionner le monde — cherche à aveugler les hommes ou à les abâtardir pour les empêcher de réclamer leurs libertés. Il n'y a pas un prêtre en France qui ne s'élève chaque jour avec force contre la doctrine socialiste et révolutionnaire que nous défendons. Il n'y a pas un prêtre qui ne prêche aux hommes la modération, le respect de l'autorité, l'adoration du Veau d'Or. Les abbés ne se rappellent plus que Jésus-Christ a chassé les marchands du temple parce qu'ils s'enrichissaient aux dépens du peuple, ils ne se rappellent plus que St-Jean Chrysostome écrivit : « Le riche est un brigand, » et St-Jérôme : « L'opulence est toujours le produit d'un vol. » Ils veulent, maintenant qu'ils ont pris des mil-

lions à toutes les classes de la société, que la propriété soit sacrée. Ils appellent sur nous la malédiction du ciel. Leur besogne aura ses fruits. Demain, il se trouvera encore une horde de fidèles pour les défendre. Quand nous marcherons, prolétaires de tous les pays, vers l'émancipation totale, il y aura une Vendée encore, une Vendée de brutes fanatiques, affamée de servage et de misère, qui se dressera contre nous. Ce sera le dernier cri de la Religion mourante, car l'homme de la société future ne connaîtra ni Dieu ni cultes, et grâce à cela, surtout, il sera plus intelligent, plus juste et plus fort.

Il comprendra que l'être humain n'a de secours à attendre que de son cerveau et de son bras. Il mesurera la tâche à accomplir pour réaliser le Bonheur à la tâche déjà accomplie, et bravement, il se mettra à l'œuvre.

Il ne connaîtra pas de défaillances. Il n'ira pas conter à un prêtre ses pensées et ses fautes. Il marchera avec le rayonnement de sa conscience d'honnête homme, avec l'appui et l'estime de ses frères, sans l'espoir égoïste d'une autre vie. Et quand son travail sera achevé, doucement il s'endormira le « soir d'un beau jour » l'âme bien tranquille, au milieu de l'éternelle activité et de l'éternel amour.

La Religion et la Femme

> Le plus sûr moyen d'être écouté de la femme et, presque le seul, ce sera toujours d'éveiller son amour ou de parler à sa pudeur, parce que se donner ou se refuser, sont les deux plus grands actes qui dominent sa vie.
>
> M. Guyau.

Toutes les religions, quoique glorifiant surtout l'Homme et lui permettant volontiers son absolutisme dans la société et dans la famille, ont cherché un appui auprès de la femme. C'est pour elle que les temples ont été ornés du luxe le plus éclatant, tandis que les fleurs, les parfums et la

musique charmaient ses sens, toujours prêts à se laisser bercer par un éclair même rapide de bonheur irréalisé. Et, toujours, la Femme s'est laissé leurrer par cet éclat menteur, elle est venue au culte qui ne voulait que l'asservir, elle s'est prosternée, elle a mutilé son cœur et sa beauté. Créature de renoncement et de sacrifice, elle a tout donné au Dieu qu'on lui vantait ; elle l'a placé plus haut que le bonheur des siens, pourtant bien cher ; et peu à peu elle a glissé dans l'âme de son époux et de ses enfants, le poison de superstition et d'adoration vaine, dont la société souffre encore. Elle était l'Ange radieux du bonheur terrestre et, la religion en a fait la monstrueuse Dalila qui livre tous les jours son lâche combat pour l'ignorance et le malheur.

Pourquoi donc les cultes ont-ils trouvé en elle un défenseur aussi ardent ? Cela sans doute tient à bien des causes. L'intelligence, la volonté, la sensibilité de la Femme, tout la disposait à être la servante de toutes les croyances et de toutes les chimères.

Sa grande imagination, qui la pousse à vivre chaque jour le roman de l'amour et du bonheur, avait un champ merveilleux d'exercice dans la fable d'un Paradis. Vivre dans l'au-delà — un au-delà magnifique — vivre avec l'Aimé, toujours jeunes, toujours tendres, être des âmes parfaites et débarrassées de la lourde enveloppe du corps, quel beau sujet de songes pour un cerveau de Femme ! Et comment s'étonner que cet être délicat qui est porté, par sa confiance dans l'Homme plus fort, à tout croire sans discuter, ait pu résister au charme d'un beau rêve !... Plus tard quand le culte fut assez puissant pour ne pas craindre l'examen et la discussion, la Femme par son esprit conservateur, respectueux de la force et de l'autorité, devait fatalement devenir le plus ferme soutien des croyances religieuses.

Peut-être même sa faiblesse morale, soigneusement entretenue par l'éducation antique, la portait-elle à rechercher un guide et un appui dans la religion qui déjà parlait à ses sens un langage irrésistible. Car sa sensibilité débordante, son besoin continuel d'amour, sa tendance au mysti-

cisme la poussait à l'adoration d'un dieu, d'autant plus généreux que les prêtres promettaient en son nom sans souci de le jamais lasser.

Le but de la vie de toute femme est d'aimer, et précisément la religion parlait d'amour. Le soin constant de toute femme est de rechercher celui qui mérite son affection pour se donner à lui, et la religion prétendait régler cette recherche, réglementer ce don. Ainsi une simple croyance d'origine bien humaine prenait un immense empire dans l'esprit féminin au point de le dominer et de le détourner complètement de son but.

Et l'esprit féminin fut en effet transformé. La Femme qui aime, qui veut se donner, mais délicatement et sûrement, à celui qu'elle juge digne de la posséder, a besoin d'écarter d'elle tout désir venant d'un autre homme ; elle a besoin de pudeur. Et cette pudeur nécessaire à l'amour, la religion l'a exploitée et retournée contre l'amour.

Elle a prétendu que la femme devait « toujours » se refuser. Elle a considéré la passion comme un sentiment bas, l'union comme une maculation. Elle a défendu à la femme de « polluer » son beau corps. Elle a voulu tourner tout l'amour vers le ciel, elle a voulu que la beauté se fane loin des yeux, comme la fleur coupée qui meurt dans un vase, se dessèche loin des baisers de la brise...

Pour cela elle a commandé à ses prêtresses d'être vierges, comme si la pureté de l'âme ne pouvait pas survivre à celle du corps, comme si le regard d'une femme aimée n'est pas plus doux et plus sincère que celui d'une religieuse cloîtrée.

Et la religion catholique a encore exagéré cette théorie néfaste par le culte de la mère du Christ:

« Décréter que la femme n'est digne d'un culte » qu'à la condition d'être vierge, écrit Emile » Zola, en imaginer une qui reste vierge en de- » venant mère, qui elle-même est née sans tache, » n'est-ce pas la nature bafouée, la vie condam- » née, la femme niée, jetée à la perversion, elle » qui n'est grande que fécondée, perpétuant la » vie ? »

Et Zola a raison. La femme vraiment pure et admirable, c'est l'amante, c'est la mère, c'est celle qui donne tout son cœur à quelqu'un, à son

époux ou à ses enfants. La femme impure, ce n'est pas seulement la courtisane, c'est aussi la religieuse absorbée par son salut, et perversement occupée à garder une chasteté que nul ne songe à lui ravir.

C'est la religion qui trouble le cœur et les sens de la femme ; c'est la religion qui verse dans son âme le poison d'immoralité, par les prières et les cris de ferveur comme celui-ci que j'ose à peine citer tant il est érotique :

Accourez, mes désirs ; venez tous, viens mon âme,
Pour assouvir la flamme ;
Amante, viens t'unir corps à corps, cœur à cœur,
A Jésus ton vainqueur.

Qu'il apaise, il est temps, son amoureuse envie,
Son feu me purifie :
Donnez, possédez tout, chaste Amant, chaste Epoux
Enfin, contentez-vous

Dans l'esprit, dans le corps, jouissons l'un de l'autre,
Vous du mien, moi du vôtre
Célébrons le mystère où par un nœud commun
De deux on ne fait qu'un....

Ces vers sont de Bossuet et ils s'adressent au « fils de Dieu, » mais je ne pense pas que Marie-Madeleine parlât autrement à ses adorateurs,

Voilà ce que la petite fille apprend par cœur avec les premiers éléments de l'écriture et du calcul, et avec tant d'autres pages de livres religieux tout aussi malpropres. Les mots inconnus à son oreille enfantine, les actes répugnants racontés par l'Histoire Sainte, éveillent de bonne heure son esprit à la recherche des choses qu'elle doit ignorer. Les questions indiscrètes du prêtre achèvent de l'instruire, et à l'âge de la puberté elle n'a plus rien à apprendre de la vie.

Puis elle grandit, elle devient jeune fille et la religion l'accapare. On lui représente l'Amour noble et souverain comme une faiblesse répugnante. On lui apprend à mépriser le monde, le progrès, la justice. On l'affole de la fable d'un Paradis, en même temps qu'on lui rend la vie sociale odieuse.

Parfois elle prend le voile, elle reste la vierge entêtée et ridicule, affamée d'extase et de mortification.

Le plus souvent pourtant la jeune fille résiste au dégoût qu'on cherche à lui inspirer. Elle se marie, ou bien on la marie à quelque malheureux qui lui demande de l'aimer. Mais entre les époux se dresse le prêtre qui prétend régler et imposer leur bonheur, qui prend les enfants pour les élever, qui désunit le jeune ménage, qui, par la femme restée soumise, tient l'homme en son pouvoir. Et voilà que, grâce à la religion, la femme manque à ses devoirs, délaisse ses enfants, abandonne son mari si le prêtre le lui ordonne. Le plus souvent, dans les classes aisées surtout, elle garde dans ses veines le poison d'immoralité des livres saints, et sûre de l'absolution d'un abbé mondain, elle marche à l'adultère la tête haute, entre deux stations à l'église paroissiale.

Toute autre, et bien plus belle, sera la femme de l'avenir que l'on distingue déjà dans les rangs pressés du monde en marche vers la Vérité et le Bonheur. La femme est intelligente autant que l'homme; son esprit peut se plier facilement aux choses abstraites, supporter la critique et la discussion. Elle est forte, surtout quand elle cherche dans l'amour ou la maternité un but à l'existence. Nul doute que demain elle ne mette son intelligence et sa volonté au service de la raison, nul doute qu'elle ne croie plus aux fables inventées pour la pervertir.

Elle n'a pas besoin de religion, puisqu'elle a pour l'occuper — et si bien — l'amour et la famille. Elle n'a pas besoin qu'on lui dicte ses devoirs par la voix d'un prêtre; son cœur lui dit assez d'être juste, d'être bonne, d'être douce. D'elle-même, elle détestera la religion qui l'a trompée et asservie, et demain, c'est sa main blanche et fine qui renversera les idoles dans le temple désert.

L'Évolution des Religions

> Il est lâche et dangereux de laisser vivre la superstition. La tolérer, l'accepter, c'est recommencer éternellement les siècles mauvais. On exploite les peuples, on les vole, on les mange quand ils ont mis l'effort de leur volonté dans la seule conquête de l'autre vie.
>
> Emile Zola.

Quand, au hasard d'une lecture, on feuillette *Les Martyrs* de Chateaubriand, et qu'on arrive aux pages délicieuses où son héros décrit les Catacombes de Rome, ce n'est pas sans une vive curiosité qu'on cherche à se représenter la vie des premiers chrétiens. On les voit se faufiler dans l'ombre des galeries souterraines, gagner la crypte où d'autres fidèles sont réunis, exclaves, patriciens, guerriers, jeunes filles, et là, au milieu des fleurs et des lumières, chanter les premiers cantiques d'adoration divine, et prier le nouveau Dieu d'apporter un peu de justice et d'égalité dans le monde romain prêt à croûler.

Et par la pensée, on rapproche ce tableau si simple et si émouvant par sa piété naïve, des scènes courantes de l'Eglise actuelle. Tandis que l'esclave chrétien, échappé un instant de l'ergastule, venait demander à son Dieu de briser ses chaînes et de frapper ses bourreaux, tandis que le patricien conquis au nouveau culte venait proclamer l'égalité des humains, les rares fidèles d'aujourd'hui ne viennent plus au temple que pour chercher l'absolution de leurs fautes, la considération de la société bourgeoise, et la toilette ou le parfum à la mode. Le chrétien antique priait son Dieu, le chrétien actuel prie son confesseur ; le premier était confiant, le second est sceptique. L'esclave et le patricien étaient des égaux dans la crypte où ils se réunissaient ; aujourd'hui le riche n'est jamais à l'église l'égal du pauvre, l'un a une chaise, l'autre à un banc, et tous deux sont baptisés, mariés et enterrés différemment.

Le prêtre n'était au début du culte chrétien que

le servant de l'autel, il est devenu le maître de la foule. Il était le moins obscur des adorateurs du Dieu, et il est devenu le Dieu lui-même après dix-neuf siècles d'évolution lente, mais sûre.

Et cela ne s'est pas fait sans une habileté et une obstination considérables. Il a fallu profiter des moindres événements, de l'ignorance surtout, et de cette soif de mystère qui a formé si longtemps le fond de l'esprit humain. L'intelligence des prêtres, leur avarice, leur discipline a produit le reste du triomphe auquel nous assistons encore de nos jours et qui est aussi l'apogée du pouvoir ecclésiastique à la veille d'une décadence rapide.

La doctrine initiale de Jésus n'était qu'un rêve hardi d'égalité qui devait trouver un appui formidable dans la foule immense des opprimés, mais que les puissances terrestres devaient craindre continuellement.

Tout l'art des prêtres chrétiens fut de se servir de cette doctrine comme d'un épouvantail, de parler d'égalité aux rois pour les abaisser, et de leur rendre ensuite le pouvoir, de les relever d'un seul coup pour profiter de leur grande puissance enfin disciplinée par l'Eglise. Tout le Moyen-Age n'est que l'histoire de la lutte entre les deux puissances, tandis que les temps modernes sont l'éclosion de leur accord définitif pour le plus grand malheur de la classe prolétarienne, doublement opprimée.

Les empereurs romains avaient été trop faibles pour résister au flot montant du christianisme. En 325, Constantin pour conserver son trône était contraint de défendre les idées nouvelles, et présidait en personne le Concile de Nicée où fut précisée la doctrine chrétienne. Puis l'Empire croula, mais l'Eglise était déjà si forte qu'elle pouvait se passer de défenseur. Le pape avait appris à commander en maître à l'ombre de l'empereur ; il avait l'autorité spirituelle qui se doubla bientôt, à la faveur des divisions, d'une autorité temporelle, quand il se fut séparé de l'Empire d'orient. Et la lutte commença, terrible et longue, avec l'Empire romain germanique, pour se terminer après l'humiliation de Canossa, par le triomphe de l'autorité papale.

Dans le même temps, vers l'An mil, l'Eglise profitait de la terreur qu'une sotte prédiction avait répandue. Les peuples affolés de misère, craignant la fin du monde, venaient chercher un refuge auprès des prêtres et donnaient tous leurs biens terrestres pour la promesse mensongère d'un coin de paradis. Les peuples ignorants sont des enfants qui se donnent à qui sait les consoler. Mais ils s'étaient si bien donnés qu'ils ne purent se reprendre, et que l'Eglise, immensément riche et maîtresse des consciences, put faire face au nouveau danger qui venait de croître en face d'elle avec la Féodalité.

Les rois avaient maintenant besoin d'elle pour dompter les barons devenus arrogants, et quand, à coup d'excommunication, l'Eglise eut châtié les coupables, quand avec les croisades elle eut fait mourir une grande part des seigneurs les plus turbulents, la féodalité avait vécu, et l'Eglise était maîtresse des rois.

Les guerres de Religion, ne lui portèrent qu'un coup passager dont elle se releva vite et qui la rendit peut-être plus puissante. Les chapelains devinrent les maîtres des monarques et l'absolutisme royal était fondé grâce à l'absolutisme religieux. Nous sommes loin à ce moment de la doctrine égalitaire de Jésus. Le roi qui, suivant la belle et énergique expression d'Hugo

... est un homme trop grand que trouble un vague effroi
Qui faisant plus de mal pour avoir plus de joie,
Chez les bêtes de somme est la bête de proie.

le roi devint avec Bossuet, le « représentant de Dieu sur la terre. »

Mais si l'Eglise protège les tyrans, son sort ne leur est pas lié. Par la force des choses, par sa puissance temporelle surtout, l'Eglise profite de l'exploitation économique plus encore que de la domination politique. Elle l'a si bien compris qu'elle n'a pas en France cherché à défendre les dynasties effondrées ; il lui restait la bourgeoisie capitaliste qui pouvait la faire vivre, et pour épargner celle-ci, elle a toléré et défendu la République bourgeoise. L'Eglise, formée de toutes

les parties de la société est devenue une classe distincte essentiellement occupée de sa situation économique, et toujours sûre d'exister comme un chancre rongeur tant que le corps d'une autre classe dominante et exploitrice existera. C'est pourquoi la crise économique que nous subissons et qui appelle une prompte solution, est aussi une crise terrible pour l'Eglise. Elle, qui ne vit que des reliefs considérables que lui jette la bourgeoisie repue, s'écroulera quand le peuple deviendra seul maître des moyens de production. Le travailleur ne tolèrera pas qu'on lui vende des prières et des champs de repos dans le ciel ; il lèvera son pic ou son marteau vers le parasite qu'est le prêtre et le prêtre fuira hâtivement, retroussant sa soutane pour courir, et regardant parfois derrière lui, dans sa peur d'être suivi et d'être écrasé...

L'égoïsme des hommes qui ont voulu, en servant un culte, profiter de l'influence qu'ils possédaient sur les foules pour exploiter, voler, se gaver de richesses et de bonheur, est une des grandes causes de la chute prochaine des religions, comme il est la cause de leur évolution complète à travers les siècles. Il n'est pas un culte qui ne souffre aujourd'hui de l'appétit de lucre de ses prêtres. Tous, mahométanisme, protestantisme ou israélisme meurent d'avoir été détournés de leur but moral et métaphysique, et d'avoir servi, comme le ridicule boniment d'un saltimbanque, à tromper les naïfs.

Mais il est une autre évolution — toute morale celle-là et non moins grave que la précédente — qui amène la fin des croyances et des superstitions. C'est l'évolution du dogme sous l'action de la pensée libre qui veut faire de la foi la conséquence d'une conviction bien arrêtée et non la cause de cette conviction, comme l'exigent les religions.

En principe toute religion s'oppose à la discussion de ses dogmes, et si le mahométisme et le bouddhisme existent encore avec la même forme qu'à leur origine, c'est qu'ils ont des dogmes rigoureux que les philosophes n'ont jamais eu le droit d'attaquer. Mais le christianisme, qui nous

occupe spécialement, était l'œuvre d'une phalange de penseurs, plus que de Jésus, sa forme était un peu flottante, variant suivant les peuples qui l'adoptaient : deux raisons pour lesquelles ce culte était attaquable. On peut dire que la religion du Christ, à son établissement en Europe, contenait une force dissolvante qui devait la faire évoluer sans cesse.

Après le grand Schisme qui fut une séparation spirituelle et temporelle de l'Orient et de l'Occident chrétiens, la nuit du Moyen Age est à peine fondue que l'esprit humain attaque de nouveau le dogme. C'est l'époque de la Réforme, mouvement général et intense où le Christianisme est discuté, épuré, par les protestants et auquel la religion romaine initiale ne survit qu'en se modifiant dans un sens plus conforme à l'esprit nouveau, celui de la Renaissance. Et la Réforme finie, le mouvement janséniste, retour vers la rigueur primitive, se dessine avec netteté, bientôt suivi par le quiétisme.

Aujourd'hui l'évolution du culte semble arrêtée, mais tant de modifications n'ont pas été sans porter atteinte à la réputation un peu farouche du christianisme. L'expérience a démontré que l'on pouvait critiquer une religion tout humaine — partant très imparfaite, — et tout homme vraiment intelligent n'y pas manqué. Chacun s'est arrêté où sa force morale l'a poussé, sans jamais admettre la totalité du dogme qui lui était imposé. L'un s'est formé une religion à lui, taillée dans le christianisme d'Eglise, l'autre, plus fort, a tout rejeté. Il a vu le néant des cultes, leur immoralité, leurs effets désastreux sur l'intelligence et la volonté, et, superbe, il a fait son chemin sans défaillance, avec sa raison comme seul Dieu.

La Religion de l'Avenir

> L'avenir est à ceux qui, sachant briser le joug des préjugés, marcheront vers le progrès en s'appuyant sur le travail et la raison.
>
> Ed. Spalikowski

La substitution du doute à la foi, et l'établissement de cultes personnels qui ne sont que des conceptions métaphysiques infiniment variées, empêchent la formation de l'unité religieuse dans l'avenir.

Jamais les hommes ne consentiraient à abandonner une partie de leurs convictions pour plaire à leurs voisins. Du théisme, du panthéisme, du naturalisme, on n'arrivera jamais à former une seule religion, commune à un peuple ou à un monde. La diffusion très accentuée des cultes éloignera toujours les hommes les uns des autres, comme elle les éloigne de l'Eglise, du Temple et de la Mosquée.

Il y a bien encore des gens qui espèrent un retour à la foi antique sous l'influence d'une parole nouvelle. Ceux-là attendent le prophète, l'illuminé qui, moderne Jésus, parcourra le monde pour éblouir les yeux de son auréole, et les cœurs de sa souveraine bonté. Ils peuvent l'attendre encore des siècles, leur sauveur, car il ne viendra pas.

Viendrait-il d'ailleurs, que ceux mêmes qui l'attendent et l'appellent avec des larmes ne voudraient pas l'écouter. Un prophète n'est pas un prophète sans miracle, et les miracles ne sont plus possible au siècle de la vapeur et de l'électricité. Ainsi la belle légende qui s'était créée autour de Jésus ne rencontrerait que des incrédules, parmi le grand public.

Le décor lui-même a changé. Le berceau d'une religion grande et forte, c'est l'Orient, le pays du mirage et des contes. Au coucher du soleil, dans l'oasis qui jette sur la plaine rougie une ombre gigantesque, le prophète peut paraître, les yeux pleins d'extase et la bouche pleine de pardons. Les femmes qui soulèvent déjà l'amphore pleine de l'eau bienfaisante, s'arrêtent étonnées. Elles écoutent, et le calme du soir, le chant de la fontaine sur le sable où elle jaillit, les disposent à trouver le parleur admirable. Elles retiennent des lambeaux de phrases, des paroles plus que des idées, mais des paroles qui semblent magiques, parce qu'il y reste attaché, comme un parfum, un peu de la poésie du soir et du désert.

Je ne vois pas le prophète descendant aujourd'hui dans nos cités ouvrières, sous la triste réalité des murs noirs de l'usine et du ciel enfumé.

Restent alors la grandeur et la beauté d'une nouvelle idée religieuse pour conquérir le monde, et sous ce rapport non plus, il n'y a rien à espérer. On n'a plus rien à inventer dans le domaine métaphysique et moral. Tout a été dit. On ne prêchera jamais mieux l'égalité et la bonté que ne l'ont fait Jésus ou Confucius.

Les peuples sont donc emportés, d'un élan irrésistible vers la pensée libre, vers l'irréligion consciente.

Et les cultes se meurent ! Il se forme lentement une conscience droite et éclairée, une bonté souveraine. Au milieu de l'égoïsme humain se détache une fleur admirable de solidarité et de justice. Aux cultes surannés se substitue la religion de l'humanité, le socialisme.

Demain quand la société nouvelle aura fait son œuvre d'égalité et de bonheur, les dogmes auront totalement disparu. Alors la morale, libérée du livre saint et du prêtre qui la torturent et la déforment, prendra sa grandeur et son influence. Tous les hommes connaissant le bien, le vrai et le beau, marcheront au progrès avec courage. Les vices, soigneusement entretenus par les religions, disparaîtront avec les injustices et les abus, ou se modifieront en qualités, pour le plus grand bien de la société. Il n'y aura plus de pardon et de

charité, puisqu'il n'y aura plus de crimes et de misères.

Alors — mais alors seulement — les beaux vers de Richepin peindront une réalité heureuse :

Et tout sera fini. Les temples étant clos,
L'herbe et la vigne folle en cacheront les portes,
Les idoles sans prêtre étant à jamais mortes,
L'oubli les roulera peu à peu sous ses flots.

Seuls les cœurs amoureux des légendes antiques,
Errant dans la forêt des poèmes perdus,
Ainsi qu'à des échos vaguement entendus,
S'attarderont encore aux souvenirs mystiques.

Puis eux aussi perdant la mémoire des noms
Que l'homme avait donnés à ces ombres sanglantes,
L'écho même éteindra ses vibrations lentes
Comme un râle voilé de lointains tympanons.

Et nul ne sachant plus les noms dont on les nomme,
Sur le charnier des Dieux, la fleur de notre orgueil
Croîtra comme un rosier d'avril né d'un cercueil,
Car il n'y a qu'un Dieu sur la terre : c'est l'Homme !

MONTLUÇON. — IMP. A. THORINADD, AVENUE DE LA GARE